L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 6 JANVIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 6 JANVIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

LE JOBISME.

Singulière expression que celle de "job." En anglais, elle représente exactement le défaut diamétralement opposé à la vertu qui distinguait le héros biblique, lequel semble lui avoir donné son nom. Le Job des Ecritures est, en effet, l'exemplaire, le prototype de l'abnégation et de la résignation, tandis que celui de la langue anglaise ne nous offre à l'esprit que l'idée de l'égoïsme et de l'exploitation. Mais nous n'en finirions pas, s'il nous fallait relever tous les abus, parfois exorbitants, que se permet la belle langue de Shakespeare et de Milton.

Ne nous occupons que du "job," tel que nous l'entendons dans notre siècle, qui est peut-être celui des lumières, mais certainement pas celui de l'abnégation, du renoncement à soi-même et aux richesses de ce monde.

Il faut bien l'avouer, c'est la véritable plaie de notre époque et il est impossible de calculer tous les maux qu'il engendre dans nos communautés. C'est lui, par exemple, qui perd la Nouvelle Orléans, qui nuit le plus à sa prospérité, à son avenir et devient la plus terrible entrave aux progrès de nos industries et de notre commerce. Ce qui nous fait le plus défaut, c'est l'absence d'idée générale, d'esprit public. Nous sommes presque tous dominés par une idée fixe: faire de tout un "job", une affaire personnelle, au détriment de la communauté. Dans chacune de nos entreprises d'utilité publique, nous ne songeons qu'à la satisfaction de notre intérêt personnel. Nous cherchons sans cesse à tirer à nous toute la couverture et nous ne nous apercevons pas qu'en agissant ainsi, nous découvrons ainsi des centaines, des milliers de voisins qui ont autant que nous droit à un lambeau quelconque de cette même couverture; droit à un bénéfice si minime soit-il, de cette même entreprise. Ils sont injustement victimés; ils le sentent, ils en souffrent, ils s'en plaignent et ils ont raison. Ils en sont arrivés à un état d'esprit tel, que toutes les fois qu'il s'agit d'un travail d'utilité publique à faire, d'un contrat à signer, d'une ligne de chemin de fer à construire, d'une concession, quelconque à accorder, ils crient au "job", à l'exploitation, au pot de vin. Ils suspectent tout; ils voient ou croient voir, en tout et partout, la malversation, la concussion. Par conséquent, ils criticquent tout et s'opposent à tout. Au milieu de toutes ces criailleries, de toutes ces oppositions, tout est entravé, rien ne se fait. Pendant que tout marche autour de nous, nous piétinons sur place et nous nous voyons bientôt distancés par des communautés qui sont beaucoup moins favorisées que nous par le climat, par la nature, par l'intelligence, par l'esprit d'entreprise.

Cet état d'esprit devient véritablement alarmant. Toute entreprise est étouffée dans l'œuf, toute amélioration est indéfiniment ajournée, et nous restons en arrière du reste du monde civilisé.

Il faut ranimer en nous l'esprit public et rappeler dans les âmes la confiance qui en a complètement disparu. La vigilance, une vigilance active et clairvoyante est la première qualité d'une démocratie. La méfiance, obstinée, inerte, aveugle, telle que nous la pratiquons, en est le plus grand vice.

La Chancellerie Allemande.

On reproche généralement aux Démocraties leur instabilité, leurs crises perpétuelles de Cabinets. A en croire certains partisans à outrance de la monarchie, la stabilité du pouvoir ne serait possible que sous un régime absolutiste ou autocratique, comme ceux d'Allemagne ou de Russie. Les faits sont là, pourtant, qui prouvent, clair comme le jour, la fausseté de cette assertion.

Il n'y a guère que quatre ans que Guillaume II est monté sur le trône, et il a déjà essayé, usé, tué sous lui, nous ne savons combien de ministres et trois chanceliers; car après avoir occupé, tout au plus, un mois ou deux, ce poste, peu commode avec un empereur aussi fantastique que celui-là, le prince de Hohenlohe songe déjà à se retirer, plus découragé encore que fatigué. Nous le concevons sans peine. Ce prince n'a aucune des qualités indispensables pour soutenir une lutte au milieu du Reichstag, quand, surtout, il a la majorité contre lui. C'est un esprit arriéré ; il n'a ni le don de la parole, ni la compréhension du régime, même pseudo-parlementaire, tel qu'il existe à Berlin. Depuis qu'il est entré à la Chancellerie, il n'a commis que des fautes et des maladresses. Le choix d'un pareil homme était une erreur grossière. Mais pourquoi Guillaume II l'a-t-il appelé à ce poste ? N'avait-il aucun autre personnage sous la main ? En est-on arrivé en Allemagne à tant redouter la succession de Bismarck, qu'aucun homme de valeur n'ose plus se hasarder à braver les difficultés de la double lutte qu'il y a à soutenir, d'une part, contre les volontés de l'empereur ; d'autre part, contre l'opposition du Reichstag ? Certes, l'Empire allemand n'a pas à se débattre contre les difficultés d'une démocratie comme l'Union américaine, par exemple; mais nous lui souhaitons sincèrement la même stabilité dans le pouvoir.

Mort du Docteur P. A. Lambert.

Sous ce titre, nous lisons, dans le dernier numéro du *Meschacébé*, de St Jean-Baptiste, ce qui suit :

"Mardi dernier, premier jour de l'année nouvelle, est décédé à la Nouvelle-Orléans, à l'âge de 86 ans et huit mois, le docteur Pierre Alexandre Lambert, dont la grande réputation de médecin distingué, de savant, et de citoyen honorable lui avait conquis l'estime générale. En 1832, le docteur Lambert reçut le titre de docteur de la Faculté de Paris, après avoir subi nombre d'examens qui, tous, lui gagnèrent la note, si rare en France, "*d'extrêmement satisfait.*" Ce succès, si éclatant, était le prélude de ce que serait sa carrière scientifique ; aussi, ne fût-on pas surpris lorsque, en moins de deux années d'exercice de la médecine à la Nlle-Orléans, chacun admit qu'il occupait le premier rang du corps médical de la métropole louisianaise. Cette réputation, il ne la perdit jamais; car, même dans sa retraite, bon nombre de ses confrères venaient lui demander les bienfaits de ses lumières scientifiques. Plus de 52 ans de travail constant, lui ont valu la fortune qu'il a si honnêtement gagnée, et dont héritent ses enfants ; —oui, 52 ans d'exercice de la médecine, c'est-à-dire de la profession dont la route est parsemée de plus de ronces que de fleurs !

Le docteur Lambert n'était pas simplement médecin, car les mathématiques transcendentes et l'astronomie lui étaient familières, et ces sciences la l'ont, pendant de longues années, souvent occupé jusqu'à une heure avancée de la nuit. C'était un travailleur ; et, comme bien d'autres esprits supérieurs, il répétait souvent : "je ne m'ennuie jamais plus que lorsque je travaille."

Il nous faudrait un volume pour faire justice à la mémoire de cet homme, qui fut si remarquable; aussi, n'en pouvant parler que d'une façon restreinte dans un article de journal, nous voyons-nous contraint de taire membre de faits que nous aimerions à relater, et qui seraient le véritable tribut de notre âme à la mémoire de ce grand médecin—dont les qualités dominantes étaient la modestie et l'extrême politesse. Cette politesse était l'un de ses attributs alors que la jeunesse était son partage ; elle ne l'abandonna jamais ; et, quand vint la caducité, tout avait veilli en lui,—excepté ces façons polies du vrai gentilhomme français, qu'il chérissait tant, et cette belle intelligence que Dieu lui avait donnée.

En le perdant, la médecine française, à la Nouvelle-Orléans, se voit privée de son représentant le plus âgé, et, sa famille, de son meilleur ami. Quant à la société, elle a vivement déploré la mort du bon docteur dont elle gardera un pieux souvenir, car les caractères supérieurs laissent dans la mémoire des hommes une empreinte longtemps à disparaître.

Comme nous l'avons dit plus haut, il nous faudrait de nombreuses pages pour énumérer toutes les qualités du cœur et de l'esprit du regretté défunt;—dans un article de journal la chose est impossible —faute d'espace.

Nous mettons, donc, fin à ces quelques lignes dictées par le cœur en disant un éternel adieu à l'excellent homme que nous ne verrons plus et qui fut, en même temps, un père dévoué, un confrère modèle et une nature d'élite.

Paix aux cendres de celui qui aima tant la Louisiane et qui ne s'écarta jamais des enseignements de la devise: "Travail, Probité et Devoir !"

HOMMAGE AU TALENT.

Une lettre particulière de date récente, nous apprend que deux de nos compatriotes distinguées, Mme Anita Kinen et Mlle Lydia E. Eustis, sœur, viennent d'être l'objet d'un procédé flatteur : la direction du Conservatoire de Paris leur a demandé de se faire entendre à l'église St. Sulpice aux messes de Bach en *si mineur* qui s'y chanteront aujourd'hui, et dimanche prochain, 6 et 13 janvier.

Ces dames ont été les élèves de Mme Charles Bondouequié; elles possèdent des voix fort belles que d'excellentes études ont rendues remarquables. Souvent, depuis que Mme Kinen et Mlle Eustis sont domiciliées à l'étranger, des échos charmants nous sont parvenus de leurs succès dans les plus grands salons parisiens.

Les messes à St-Sulpice seront conduites par M. Widor, musicien que ses compositions nombreuses ont rendu célèbre.

Ce n'est pas sans un sentiment de légitime fierté que nous rappelons que les deux magnifiques voix qui ont retenti ce matin et qui encore retentiront sous la voûte de la grande église, sont celles de Louisianaises de la plus haute distinction.

La Représentation de l'Union Française.

Nous avons déjà dit que cette Société avait traité avec la direction de l'Opéra pour une représentation de gala à son bénéfice.

Cette solennité théâtrale doit avoir lieu, on s'en souvient, le 23 de ce mois. Dix-huit jours nous en séparent. Les directeurs de l'Union travaillent comme des abeilles. Chacun d'eux se fait un point d'honneur de contribuer au succès. On ne montre pas plus d'activité pour ses affaires personnelles.

Le placement des billets s'effectue, nous dit-on, avec facilité,—ce qui n'est point de nature à nous surprendre. L'œuvre qui doit en bénéficier ne saurait être, en effet, plus sympathique. Il s'agit, non seulement de secours aux indigents, mais d'aide à l'Ecole de la Société pour le maintien de la langue française ;—bonne action double qui sait trouver le chemin des cœurs français ou amis de la France, qui se comptent par légions.

Et puis, détail important, le spectacle promet d'être exceptionnellement attrayant. On remue ciel et terre pour l'organiser. Tous les principaux artistes de la troupe, comme en un panorama, paraîtront sous leur jour le plus favorable. On parle de nouveautés. Très prochainement, nous ferons tout connaître par le menu.

En attendant, que chacun prenne des billets ; qu'il en prenne sans trop compter : c'est pour le bien ! Ce sera dignement commencer l'année. Quoique la situation financière laisse à désirer, on parvient toujours, en explorant ses goussets, à concourir pour son obole à la cause de la bienfaisance ; c'est-à-dire, à fournir sa bouchée de pain au malheureux, à lui donner des vêtements, à le mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver.

Il est si doux de faire éclore sur les lèvres de ceux qui souffrent un sourire de soulagement ! Eclairons d'un rayon de soleil cette ombre farouche ! Le bien que nous faisons est tout ce qui reste de la vie..... Donnez, dit Victor Hugo :

"Donnez ! pour être aimé du Dieu qui se fit homme ;
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme :
Pour que votre foyer soit calme et fraternel.
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !"

D'ailleurs, ce que l'on donne ici n'est pas un sacrifice ; ce n'est pas un cadeau sans compensation : la Société offre plus qu'elle ne demande ; elle offre, pour une faible contribution, une longue soirée de plaisir artistique, qu'on serait heureux de se payer en tout temps.

Voilà deux ans que l'Union Française laisse reposer ses nombreux amis, après les avoir sollicités pendant une vingtaine d'années. Elle s'attend à les retrouver en excellentes dispositions, prêts à mettre la main à la poche,—et nous aimons à croire qu'elle ne sera pas déçue. Nous espérons que, de même que toujours, la population de langue française voudra se donner rendez vous à cette brillante fête de charité, qu'on pourrait appeler la fête de la colonie française.

La tradition est encourageante. Nous avons en mémoire les grandes foules des années précédentes, dont quelques unes ont fait époque. On cite encore, entre autres, celle de 1881,—soirée mémorable où la neige couvrait nos toits et nos rues,—chose fort rare à la Nouvelle-Orléans.

Nous ne saurions garantir le retour de ce phénomène climatérique ; nous nous en consolons, en pensant qu'il n'est, sans doute, pas nécessaire pour remplir les sièges et même les passages de notre Théâtre.

Nous répétons : en attendant que s'ouvre le contrôle pour les places réservées, prenez les billets que vous présentent les membres de l'Union Française ; prenez les, afin de les utiliser au moment voulu, ou bien pour les garder comme des souvenirs de bienfaisance : dans les deux cas, vous aurez fait une bonne œuvre.

Publications.—Le numéro de janvier du "Southern Garden" a paru hier soir. C'est une revue publiée à la Nouvelle-Orléans et qui, ainsi que l'indique son nom, s'occupe exclusivement d'horticulture.

—*The Jewish Times*, lui aussi, a publié hier son numéro de janvier. Dans son premier article il est longuement question de la convention de la presse israélite qui aura lieu le 27 du mois prochain, à la Nouvelle-Orléans, dans le but de fonder une association de presse qui s'occupera du Judaïsme américain.

Musique.—Nous recevons de la maison Junius Hart une romance intitulée "At De Niggers Jubilee," paroles et musique de J. W. Sherwood; et une valse de la composition de Mlle Régina Morphy, intitulée "Commercial Club."

Un jeune gommeux, qui a la prétention d'être parfait, ne cesse de *bêcher* cruellement ses camarades.

—Cet animal-là, disait un de ces derniers, voit toujours des poutres dans l'œil de ses voisins, et dans les siens, pas même la paille.... sur laquelle il finira.

LA FERME.

Monsieur l'Editeur,

Comme la politique, même avec ses grands mots et ses longues phrases, ne nous intéresse que d'une façon secondaire, étant du reste communément creuse, trompeuse et mensongère, et comme votre estimable journal louisianais ne s'adresse pas seulement aux citadins, aux gens des villes, aux hommes très policés qui vivent plus ou moins misérablement dans ces entassements de pierres, de briques et de maisons qu'on nomme pompeusement des métropoles de civilisation et de grandeur, puisqu'il s'en va à la plantation, à la ferme, aux laborieuses paroisses de l'agriculture, de la production et de la véritable richesse publique, permettez-nous de courir un instant les champs et les campagnes de la Louisiane. Si nous perdons notre temps, si nous ne découvrons rien de bien nouveau, si nos observations de campagnard, peu sensées et inutiles, doivent être peu goûtées, le mal ne sera pas grand, après tout. Pour bien moins, souvent, le journaliste barbouille de papier, et la terre n'en continue pas moins à tourner, si toutefois Copernic et Galilée ont bien vu. Mais nous verrons bien si un Virgile louisianais, comme son illustre aïeul latin, peut, lui aussi, dans un moment de lyrisme et d'enthousiasme, s'écrier : *Fortunatos nimium*.... Trop heureux, les agriculteurs s'ils connaissaient leur bonheur !....

Car les poètes, gens de plus d'imagination que de raison, plus soucieux des belles phrases que des choses justes, ont le très singulier privilège de presque toujours penser déraisonnablement et de vivre en dehors de ce qui est vrai. Dans tout poète il y a généralement un fou, sinon un menteur.

Et ce n'est certainement pas à cette heure, ou plutôt cette année, que nos braves agriculteurs louisianais, peuvent se réjouir et vanter leur bonheur. Car si leur travail n'a pas été infructueux, si la récolte a été aussi abondante que possible, si leurs balles de coton se sont entassées les unes sur les autres, si leurs boucauts de sucre se sont multipliés comme par miracle, si les autres produits de la terre n'ont point fait défaut, il faut bien dire que tous ces produits du travail et de l'agriculture, si précieux par eux-mêmes, si nécessaires à la consommation et à la vie, qui devraient être la source d'un bien-être général, puisqu'ils sont l'abondance et la richesse, se vendent peu, se vendent mal et rémunèrent d'une façon insuffisante les facteurs et les producteurs qui comprennent difficilement la nécessité économique d'un équilibre entre la production et la consommation, et qui, dans ces derniers temps, ont vu la prospérité plutôt dans l'unité de culture que dans la culture variée.

Mais le temps, croyons-nous, est irrévocablement passé où l'Amérique, fière à plus d'un titre légitime, faisait valoir bien haut la toute puissance de son *roi coton*. Ce roi Coton, hier absolu, commandant à l'Europe elle-même, est descendu au-dessous des rois constitutionnels eux-mêmes. Ce n'est plus un souverain. Ce n'est plus un prince honoré. C'est désormais un simple citoyen, utile sans doute et respectable, mais qui n'a plus les immunités et les privilèges du commandement suprême. Il serait sage, pour lui rendre un peu de force et de prestige, de ne plus lui consacrer tout son temps et tous ses soins, comme par le passé. En d'autres termes, une production moindre, mieux équilibrée avec les besoins de la consommation courante et de l'échange, lui restituerait une partie de sa valeur et l'empêcherait de devenir une litière sans prix et méprisée. Mais les producteurs s'entendront-ils sur ce point ?

Pour le *Sucre*, un autre roi louisianais, le roi de la plantation aristocrat que par sa grandeur et son étendue, sinon par ses mœurs, se trouve-t-il absolument dans les mêmes conditions économiques que le coton, et faut-il craindre sa déchéance et sa ruine prochaine ? Nous ne le croyons pas, et les gens raisonnables et sensés ne le croient pas, eux non plus. Le temps n'est pas venu où la production du sucre doit dépasser la consommation, et si l'échange doit être régularisé, si une sage protection doit être accordée à une industrie vraiment nationale, la Louisiane peut et doit tripler sans crainte sa production de sucre. Les Etats-Unis n'en sont-ils pas les consommateurs naturels et nécessaires, et le sucre à cinq sous la livre est-il un aristocrate qui doive révolter le plus radical des démocrates américains ? Mais il importe, pour le succès et le développement continu de l'industrie sucrière en Louisiane, que l'agriculture et la manufacture ne soient plus confondues, que l'agriculteur soit agriculteur, que le manufacturier soit manufacturier, que l'usine centrale s'outille complètement et se multiplie, que la ferme inculte se défriche et se cultive, que l'immigrant honnête et laborieux s'arrête et se fixe parmi nous, que le tenancier courageux devienne le fermier responsable, que le crédit usuraire actuel ne soit plus la condition *sine qua non* d'une production dévorée par les intermédiaires, et surtout que l'usine centrale, désormais le pivot de l'industrie sucrière en Louisiane, ne en transforme point en monopole, en *trust*, en l'une de ces machines du capital qui font si maigre part au travail et au travailleur. Car il ne serait pas bon que l'agriculture fût la vassale ou l'esclave de la manufacture et que le véritable producteur fût à la merci du transformateur et du raffineur. Mais il faut espérer que, par une association possible et bien entendue, les deux facteurs se mettront dans les conditions d'une justice réciproque et d'une équité indispensable. Tout vient à son heure, avons-le progrès. En tout cas, ce n'est ni l'heure ni le moment pour la Louisiane de supprimer le sucre du nombre de ses produits et de ses richesses. On ne saurait trop planter et cultiver de cannes en Louisiane. Nous n'admettons pas et nous ne pouvons pas admettre que les législateurs de ce pays, républicains ou démocrates, mais raisonnables et sensés, soient assez les ennemis de leur pays pour supprimer une industrie nationale, nécessaire, en voie de grand développement, et qui doit être protégée d'une façon incidente, par un tarif pour le revenu, au profit du producteur et sans que le consommateur en souffre. Aussi gardons-nous de tout découragement à cet endroit, et voyons plus que jamais dans le sucre louisianais une source de richesse qui ne doit pas être tarie de sitôt et qu'une législation inopportune, mais vite corrigée, n'affectera que momentanément et pour quelques jours d'épreuve.

Pourtant, si le coton a été détrôné parce qu'il a voulu être absolu, si le sucre a plus d'un titre à notre considération et à notre respect, si le riz convient à plus d'un district de notre Etat, si la variété et la multiplicité des produits font le bien être et la fortune d'un pays, si, également, la grande plantation ou la vaste propriété qui existe au milieu de nous est aussi légitime et aussi respectable que l'humble et modeste ferme du petit propriétaire, n'ayant du reste rien à redonter d'une législation agraire et révolutionnaire, n'est-il point permis de penser que la ferme, telle que nous la comprenons et telle qu'elle doit être comprise est peut-être la forme qui convient le mieux à l'agriculture du moment et dans laquelle on doit trouver, tant pour la famille que pour le pays, le bien-être le plus certain et le plus réel, la prospérité la moins douteuse, la meilleure affirmation d'un peuple laborieux, heureux et qui cesse d'être le tributaire des autres pour ne plus relever que de lui-même ? Car si la grande plantation est ordinairement l'unité de culture, avec ses années bonnes et ses années mauvaises, produisant beaucoup d'un côté et dépensant beaucoup de l'autre, dépensant même parfois plus qu'elle ne produit, la ferme, elle, dans les mains du propriétaire ou dans celles du tenancier, mais avec la culture variée qui est son véritable caractère ou sa véritable raison d'être, donne à qui la cultive, l'exploite et la comprend une certitude et une garantie contre lesquelles la misère et la ruine du travailleur et du producteur peuvent beaucoup moins que contre la plantation aux grands bras souvent trop longs, trop faibles et impuissants. Cette plantation de la culture unique, mal servie par des travailleurs indifférents, peu généreusement servie par des prêteurs d'une conscience douteuse, lourd fardeau pour bien des épaules trop peu vigoureuses et parfois découragées, nous a montré que, depuis trente ans, elle était peu solide aux mains qui la possédaient. Une législation exceptionnellement favorable l'aurait-elle fortifiée pour l'avenir, et ne doit-elle pas demander à la ferme et à la culture variée le secret de la force et de la vie ? La division du travail résoudra sans doute la difficulté.

Mais la ferme, avec des proportions moyennes, telle qu'elle existe en plus d'une région et en plus d'une paroisse de la Louisiane, telle qu'elle existait parmi les Acadiens dont nous parlions dimanche dernier, nous semble être un exemple bon à suivre aujourd'hui et dans lequel on ne peut trouver ni mécompte, ni incertitude, ni erreur économique. C'est peut-être d'elle que Virgile, le poète des *Géorgiques*, aurait dit : *Fortunatos*.... Et quand Oncle Sam, très fier de l'immensité de son territoire américain, prétendait qu'il était assez riche pour donner une ferme à chacun de ses fils, Oncle Sam, alors agriculteur et fermier plutôt que manufacturier et marchand, ne parlait-il pas en honnête homme et en bon père de famille ?

C'est que la ferme de la culture variée, où la famille travaille intelligemment et à son aise, sans le dangereux concours du prêteur et de l'usurier, sans payer un onéreux tribut aux intermédiaires de tout nom et de toute nature, est un petit grenier d'abondance où rien ne manque et ne doit manquer à la famille nombreuse, courageuse, active, ne négligeant rien, produisant tout ce qui peut être produit, économisant tout ce qui doit être économisé, bien servie par tous ses membres, ayant sa précieuse ménagère, ses robustes laboureurs, ses serviteurs et ses fils. Sur cette ferme, quand la nature du sol et l'étendue le permettent, vous devez, dans des proportions raisonnables et raisonnées, cultiver le coton, la canne à sucre, le riz, les pommes de terre, les patates douces, les légumes et surtout le maïs. Car le maïs est comme l'âme de la ferme. Au besoin, il vous sert de pain et d'aliment. Il vous en faut pour les bestiaux, pour la basse-cour et pour les citoyens qui vous fournissent la graisse, les saucisses et le jambon. Car on ne doit pas raisonnablement admettre qu'un fermier achète sa graisse chez l'épicier et son beurre dans l'Ouest. Une ferme sans vaches et sans lait, sans basse cour et sans œufs, où l'on ne fait point d'omelette au lard ou sans lard, où l'on ne farcit point de petits cochons aux jours de fête, où la ménagère ne vend ni poulets ni dindons, où le jardin est sans légumes et le verger sans fruits, où les berceuses sont toujours en mouvement, où la femme ne coud pas et ne raccommode point, où le whisky joue souvent un vilain rôle, où les cartes remplacent les bons livres, où les herbes du champ ne se relèvent pas à propos, où le travail n'est ni intelligent, ni suivi, ni ordonné, ni courageux, ni ambitieux, n'est guère une véritable ferme. Mais, dans le cas contraire, avec de l'activité, de l'énergie, de l'économie et les vertus domestiques qui doivent être l'apanage de la famille et qui sont tout simplement la conscience du devoir et de l'honneur, la ferme devient l'honnête atelier de l'homme libre et la demeure de l'homme heureux. La misère ne doit pas y entrer. La paix doit y régner. Et si cette demeure est simple, sans grand luxe inutile, sans pianos généralement faux et bruyants, d'ordinaire très hospitalière, et d'un abord qui n'a rien de hautain et d'aristocratique, puisqu'il est souriant et engageant, ne saurait-on y trouver, à côté de ce qui est positif, pratique ou prosaïque, dans un bonheur qui n'a rien de douteux ou de simulé, dans un bonheur franc et sincère, une vraie poésie de coton blanc comme la neige, de canne douce et sucrée, de riz jaune comme de l'or, de maïs superbe, de pommes de terre farineuses, de patates délicieuses, de légumes nourrissants, de fruits fort bons, de jardins où les roses parfument, de culture intelligemment variée, comme aussi de coqs qui chantent, de dindons qui gloussent, de poules qui pondent, de vaches qui donnent du lait, de cochons qu'on engraisse, de petits cochons qu'on farcit, et d'enfants qui se portent bien, quoiqu'ayant le museau barbouillé de sirop, de mûres ou de confitures ?

La poésie de grandes villes, M. l'Editeur, ne vaut pas toujours celle-là.

J. GENTIL.

L'INSTITUT DE FRANCE.

Le bureau de l'Institut de France pour 1895 sera ainsi composé :

MM.

Ambroise Thomas, délégué de l'Académie des beaux arts, président.

Vices-présidents :

Camille Doucet, délégué de l'Académie française.

Maspéro, délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Marey, délégué de l'Académie des sciences.

Léon Say, délégué de l'Académie des sciences morales et politiques.

Secrétaire :

Le comte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

THEATRES.

Opéra Français.—Richard III—Nous sortons de la première représentation en Amérique, de ce que le programme appelle un peu pompeusement, mais avec justice, la création de Richard III, de Salvayre. Il est près de minuit; nous n'aurons peut-être pas le temps de dire tout le bien que nous en pensons; mais nous pouvons affirmer que, quand la Direction nous a annoncé cette composition comme une œuvre magistrale, elle n'a rien dit de trop. C'est une œuvre de premier ordre. Les inspirations musicales y abondent et presque toutes sont de premier ordre. Ceux qui ont entendu, apprécié, applaudi "Hamlet", d'Ambroise Thomas, "Sigurd", de Reyer, "La Damnation de Faust", de Berlioz peuvent se faire une idée assez juste de cette musique, à la fois grandiose, pittoresque et fantastique.

La principale impression que nous emportons de cette œuvre, dont nous n'avons encore qu'une compréhension un peu vague, c'est que le compositeur n'y faiblit pas un instant ; c'est que le sentiment dramatique grandit sans cesse, d'un bout à l'autre de la pièce ; c'est qu'il y a là un opéra qui, s'il n'est pas encore populaire, le deviendra bientôt à l'égal des chefs-d'œuvre qui sont les piliers du répertoire moderne.

Parlons franchement. Voilà bien dix, quinze, vingt ans que nous geignons contre la musique qui faisait la joie de notre jeunesse. Nous la trouvons aujourd'hui un peu vide ; nous lui reprochons la maigreur de son orchestration. On nous dit et nous répétons, de la meilleure foi du monde, qu'elle contient trop de solos, trop de duos, trop de trios. Nous croyons la flétrir en l'affublant du titre d'opéra-concert. Eh bien, on nous donne, à l'heure qu'il est, et largement, ce que nous demandons, une orchestration correcte, pleine de vigueur et d'énergie, avec de magnifiques sonorités. Ne nous plaignons donc pas ; nous sommes servis à souhait. Il faut en prendre notre parti. Nous ne voulons plus de l'opéra-concert, soit. Nous avons l'opéra-fanfare. On ne pouvait mieux nous satisfaire. Sous ce rapport l'opéra de Salvayre est un véritable chef-d'œuvre. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette œuvre, c'est que malgré la profusion des effets d'orchestration, l'auteur n'y oublie jamais la mélodie. Partout le chant domine et nous pourrions citer dix, quinze, vingt morceaux parfaitement saisissables à la première audition et dont l'auditeur a pu emporter chez lui le principal motif, déjà imprimé dans sa mémoire. C'est le plus bel éloge que nous puissions faire d'une œuvre musicale de notre époque. C'est que Salvayre—encore un jeune homme, paraît-il—de 40 à 45 ans tout au plus, nous dit-on,—a su aller le bon sens et la clarté de la conception française à la science et à la rêverie allemande. C'est par là qu'il se distingue de Wagner et de son école et qu'il se rapproche des auteurs de "Sigurd" et de "La Damnation de Faust."

Impossible d'entrer dans les détails de cette partition aussi brillante que savante. Nous citerons pourtant l'introduction, par un mouvement de marche, qui est d'un excellent effet. Elle a été accueillie sur une salve d'applaudissements—les deux chansons de Richard, que M. Bailly a très habilement détaillées et que le flûtiste Chèvre a merveilleusement bien accompagnées. Très adroitement grimé, en Fou du Roi, M. Bailly.

Les honneurs du premier acte avaient été pour notre charmant ténor léger. Ceux du second acte reviennent à Mme Dargissonne, superbe et très dramatique sous son costume et dans son rôle de Bohémienne.

A citer aussi dans le second acte, le trio des femmes, intitulé le trio des larmes—un chef-d'œuvre de composition très bien exécuté et couvert d'applaudissements.

C'est surtout dans le premier tableau du troisième acte, dans son grand air ; "Depuis qu'à ton bras suspendue," qu'a excellé Mlle Darcy, une très touchante et très élégante Elizabeth.

M. Chavaroche n'a qu'un rôle épisodique à remplir dans le drame lyrique ; mais, en revanche, Mme Chavaroche est presque tout le temps en scène. Elle s'y est fait applaudir plus d'une fois.

Quant à M. Soum, il a été remarquablement émouvant et dramatique dans la scène des fantômes. A lui incontestablement les honneurs du dernier acte.

Très réussie la mise en scène de cette ouvrage, ainsi que la scène des fantômes et l'incendie. C'est, nous dit-on, l'œuvre de M. Cazeller, le régisseur général. Nous lui envoyons nos sincères compliments.

L'orchestre s'est vaillamment conduit en cette circonstance solennelle. Jamais, croyons-nous, il n'a eu à surmonter tant de difficultés, tous se sont très habilement tirés d'affaire.

M. Gérard de Swert qui a monté cet opéra mérite une mention spéciale. Nous lui rendrons plus tard ainsi qu'à la Direction toute la justice qu'ils méritent.

Aujourd'hui, en matinée, La Favorite.

Ce soir, le Maître de Chapelle, comme lever de rideau, suivi de la Grande Duchesse, par Mlle St-Laurent, MM. Homerville, Royol et Garrigues. Succès d'enthousiasme assuré d'avance.

Grand Opera House. — Ce soir, première représentation de Marie Wainright. Elle a ici de nombreux amis, de nombreux admirateurs; ils se feront un devoir, un plaisir d'aller l'applaudir au Grand Opera House, dans la grande comédie "The Daughters of Eve," le grand succès de cette année dans le nord et dans l'ouest.

Académie de Musique. — Ce soir, première de Mlle Rhéa à l'Académie de Musique. On sait de quelle popularité elle jouit sur la scène américaine. Elle a sur ses pareilles l'avantage d'apporter dans la comédie anglaise la méthode de et la sobriété française. Il y aura foule ce soir à l'Académie de Musique.

St-Charles. — Les amateurs de sport voient à regret partir M. Corbett ; mais ils en sont consolés par l'arrivée de Miss Katie Emmett, une des plus brillantes étoiles de la scène américaine. Première apparition, ce soir

Ménagerie Wombwell. — Les animaux savants de cette ménagerie qui depuis plusieurs jours est au Lee Circle, attirent la foule. Chaque jour, on les montre deux fois, 3 et 8 heures. Hier, les pensionnaires de l'asile de fille de la Nlle-Orléans et ceux du News-Boys Home ont assisté à la représentation du jour ; ils y étaient invités par M. Wombwell. Toutes les institutions charitables seront de la part du propriétaire de la ménagerie, l'objet du même procédé courtois. Le Kangaroo boxeur, l'éléphant "paillasse" et les lionceaux sont les animaux les plus admirés du petit monde.

C. LAZARD & CO, LDT.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilots de la rue du Canal, 2me district
1er nov 92—1 an—mer. ven. dim

BOUNY.—Décédé, hier, samedi, 5 janvier 1895, à midi, à l'âge de 67 ans et 6 mois, PIERRE GODFROY BOUNY, natif de cette ville. Les amis et connaissances des familles Bouny, Hylleated et Sanchez, sont respectueusement invités à assister à ses funérailles, qui auront lieu aujourd'hui, dimanche, à 2 heures P. M. Le convoi partira de sa dernière résidence, encoignure des rues Walnut et Félicia, et passera encoignure des rues Baronne et Canal, à 2:30 heures P. M.

MESSE FUNEBRE.

Une messe funèbre sera célébrée lundi 14 janvier 1895, à huit heures du matin, à la Cathédrale St-Louis pour le repos de l'âme de JEAN MARIE TUJAGUE. Les parents, amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à y assister.

De la part de ses parents.

6 janv—1f

MESSE DE REQUIEM.

Une messe de requiem sera célébrée lundi, 7 janvier 1895, à 7 heures A. M., à l'église de Notre Dame du Sacré Cœur, encoignure Claiborne et Annette, pour le repos de l'âme de MARIE BORDES, épouse de feu Emile Grillot. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à y assister.

De la part de ses enfants. 6 janv—1f

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.
—TELEPHONE 1010.—
TO-KALON
DEPOT DE VINS.
Ancien No 129, Nouveaux Nos 537 & 541
Rue Royale, coin Toulouse,
NOUVELLE-ORLEANS.
VINS ROUGES,
Vins Blancs, Kanteers et Mieux
TO-KAY.
Angelica, Muscatelle,
PORTO, SHERRY, CHABLIS,
Blackberry Brandy,
BRANDY
Le plus pur venant du Raisin, etc.
Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.
Toute Marchandise achetée est délivrée sans frais à domicile.
PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT.
24 août—1an

Dissolution de Société.

Nouvelle-Orléans, le 1er janvier 1895.—J'ai ce jour vendu à M. Auguste C. Freitag mon intérêt et ma clientèle dans mon dépôt de Pharmacie Homœopathique et d'instruments de chirurgie à l'ancien No 150 rue du Canal, et sollicite pour lui le patronage de mes amis et de mes clients.

T. ENGELBACH.

Me référant à l'avis ci-dessus, j'annonce avec plaisir à mes amis et au public en général, que je continuerai les affaires de Pharmacie Homœopathique et d'instruments de chirurgie pour mon propre compte d'une façon aussi soigneuse et attentive que par le passé et maintiendrai strictement la haute renommée de la maison comme qualité supérieure de médicaments et d'instruments de chirurgie pour laquelle elle a toujours eu une si enviable réputation.

AUGUSTE C. FREITAG.

6 jan—1 mois—dim et mer.

Société Française d'Assistance Mutuelle de la ville de Jefferson.

Nouvelle-Orléans, le 3 janvier 1895.

Voici le résultat de l'élection à laquelle ont proc